

La petite lettre

41

Lacs

Il en est de grandioses, d'immenses étendues de substance aqueuse,
De brillance, de bateaux, où niche le colvert aux berges marécageuses,
S'ébrouent quelques poules d'eau, flotte de fines plumes duveteuses,
Où le cygne muet trace en majesté son sillon de blancheur velouteuse,
Le castor concasse à l'ombre du Bout du Lac, le long bois blanc flotté
Il accompagne nos jours d'Annecy à Doussard, au pied du Mont Veyrier.

Il en est de sombres, que l'été nous révèle, niché au fond des combles
Plus verts qu'azurés, ruisselants de névés que Jalouvre surplombe
Hébergeant en son lit, de tous petits poissons, des tritons anthracite,
Lents survivants les glaces, agrippés à la roche aux reflets malachite,
Que rejoignent bergers, moutons, border Collies à l'alpage de Lessy
Venus du Grand-Bornand, sous l'Aiguille Verte aux chalets assoupis.

Mon préféré est tous petit, un écrin sous le joug des barres du Bargy,
Le gypaète barbu veille sur lui, projetant son aile au flot, ombre agrandie,
Voilant sa transparence, vague menace, dissoutes aux brumes d'infini
Au pied des falaises, il frissonne sous la garde serrée des grands épicéas,
révèle une palette de couleurs, de nuances, plus qu'il ne masque sa pureté,
Suivez les Gorges du Bronze, la route escarpée, mon Lac béni se fait désirer.

Claire BALLANFAT

La lettre

J'aime les pas du facteur quand il franchit le portail,
Son pied est lourd et sa démarche vive.
Il soupire en remplaçant la bretelle de son sac sur son épaule.
Parfois il se racle la gorge et crache sur ma pelouse.
Il renifle en coiffant ses moustaches.
Et le voilà à ma porte qu'il ébranle de son poing serré.
Je sais que c'est lui et j'aime le faire attendre.
J'attends tout de lui trop longtemps,
Alors pour la dernière minute de mon impatience je me venge.
Il est le messager d'une très longue lettre,
Cette lettre va m'offrir des heures délicieuses,
A dénouer chaque mot. A assembler chaque phrase. A me donner chaud.
L'empreinte de mes mains en sueur tourne la page avec ferveur,
Mon cœur avide suspend quelques battements avant de les accélérer de bonheur.
Un peu d'encre sur un papier blanc et me voilà noyée, éperdue, chaloupée.
Une missive, un pli, un mot, une conversation.
Mes joues s'habillent de rouge quand des pattes de mouches décrivent mes seins.
Silence, une respiration, un soupir, un instant, une relecture et je suis bien.
Les lignes s'enchaînent et je vois trouble.
Je sens ma poitrine qui se serre, j'ai le souffle court,
Ma gorge se noue quand j'arrive à la fin.
Je suis heureuse mais les mots me manquent.
Au loin la voiture du facteur pétarade,
Moi je suis là sur le seuil, à attendre un jour prochain.

Michèle VAILLEND

Quatre Mots pour Fée

Volupté, velouté, galbe, nacre.

Quatre mots pensés toute cette nuit, en imaginant ton visage se découpant sur les cimes, en fond d'une route sinueuse s'élevant vers le ciel.

- La volupté de tes hanches.
- Le velouté de ta peau.
- Le galbe de tes seins.
- Le nacre de ta beauté.

m'inspirent encore et encore, des phrases insensées pour tenter de décrire, de dessiner le profil de la fougue de mes sentiments, de la saga de mes envies ...

Un jour, je t'offrirai mille boissons euphorisantes, aphrodisiaques, pour pouvoir encore contempler la beauté de ton corps si beau, si fragile, que je rêve de caresser à nouveau pendant des heures pour que l'extrémité de mes doigts connaissent encore au moins une fois, la palpation magique de l'effleurement du corps d'un ange, de ce corps nu d'une fée qui ensorcelle sans cesse mes esprits.

Un jour, grâce à cet hydromel envoûtant glissé dans ton verre, tu succomberas, désarmée, dans mes bras.

Fou, en quête de la conquête bleue de cette fée d'une vie à qui il adresse cette missive sur papier bible pour un prochain festin de rêves et de fêtes arrosé immodérément de doux vins blancs sucrés.

Un repas où, un peu euphorique, j'oserai à nouveau, j'espère, droit dans tes yeux, esquisser un sourire coquin, pour t'avouer encore que tu es la femme imaginaire la plus charmante que je connaisse.

J'enfourche mon nuage bleu pour parcourir les cieux de la voûte terrestre à la recherche de l'île cachée de la sirène aux yeux de perles de coquillages mystiques, réfugiée dans ce monde d'érotisme romanesque qui m'aspire chaque nuit.

Christian MARTINASSO

Extrait de « Missives à sa Muse » (Editions Baudelaire)

Elle avait décidé de plonger.
Sans appréhension, sans peur affichée.
Elle avait décidé de quitter.
La branche qui l'avait vu pousser.

Elle avait décidé de plonger.
Dans la rivière qui coulait à ses pieds.
Elle avait décidé de voyager.
Sur les courants vifs et tourmentés.

Elle avait décidé de plonger.
Sur l'écume des eaux agitées.
Elle avait décidé de s'évader.
De la forêt où elle est née.

Elle avait décidé de plonger.
Sans penser même à un trajet.
Elle voulait se laisser bercer.
Jusqu'aux rivages de méditerranée.

Elle avait décidé de plonger.
Sans penser qu'elle avait oublié
Qu'une petite feuille sans sa bouée.
Moins qu'une pierre ne pouvait flotter.

Alain SERGENT

Livre

Lire un livre
Idéalement c'est entrer dans l'écrit et
Vivre un moment unique qui donne envie de
Relire de belles histoires et d'apprendre pour
Etre libre et comprendre le monde.

Martine Marsat

Brel écrivit : je pars aux fleurs la paix dans l'âme, ces jours-ci les fleurs sont parties...

Un printemps atypique, confinement et restrictions réunies.
Nous sommes astreints à ne plus sortir et limiter nos efforts
Tolérance pour les besoins physiques et la pratique du sport
Temps limité, heure qui stigmatise, tétanise, remords
Les fleurs sont dédaignées, négligées, ne plus être vues
Jonquille, Tulipe, Jacynthe, Euphorbe, Violettes, Crocus.
Désolées, humiliées, jetant au sol mouillé, leurs pétales
Gueules de loup, frustrées, renfrognées, écroulées, étales
Toutes sont retournées, rentrées en terre, fanées, mort fatale.
Notre printemps est triste, raté, sans avenir
Car sans les couleurs, les odeurs, leurs sourires.
Nous devons nous consoler de nos plaintes.
Mésanges, rossignols, roitelets aussi désorientés.
Osent à peine proposer leurs plaintes.
Mélodies gracieuses, triolets, vraies fragrances
Disparus, retenus, enfouis, oubliés, errance.
Il n'y a plus de chaland pour s'arrêter, adorer
Alors leur marché, leur étal se s'ont volatilisés.
La Nature a toujours raison par compassion.
Elle est désespérée, déshonorée, à l'abandon.
Qui ira en forêt sentir, cueillir le muguet ?
Confinés, comprimés, atones, privés à regret.
Les habitudes gâchées, justification, masques à souhait.
A cause d'un intrus qui a privé du printemps, ses bienfaits.

Gérard MOQUET

Némo.

Depuis le temps que j' me les caille,
A faire toutes ces révolutions,
De gauche à droite, de bas en haut,
J'en ai marre et j' veux qu' ça s' arrête.
J' dois avouer qu' ça fait un bail,
Que j' veux cesser d' tourner en rond,
Que j'ai envie de sable chaud
Et ne plus me cogner la tête !
Je veux sortir de ma bulle
Pour la chaleur du Pacifique,
Surfer la vague où il me plaît,
Et faire fi des dents de la mer.
Je n'ai pas peur des tentacules,
Seul' ment des hommes et leurs pratiques.
Leur amour du poisson pané,
M'a fait rester derrière le verre,
A l'abri, dans mon aquarium
A enchaîner mes tours de ronde,
Me maintenant entre deux eaux.
Mais aujourd'hui, touchant le fond,
Je fais le mort pour que cet homme,
Par ses toilettes m'ouvre au monde...
J' irai jusqu'au bout du tuyau,
Me déjouant de ses siphons !
J'irai rejoindre mes frères, mes sœurs,
Utilisant tous les ressacs,
Évitant filets et harpons,
Sans oublier les prédateurs !
Et à part un Sanibroyeur ...
Ou finir dans le cul de sac
D'un bassin de décantation...
A moi l'ivresse des profondeurs !

yAK

Septième chanson d'amour

Incliné sur les soirs je jette un filet triste
sur tes yeux d'océan.

Là, brûle écartelée sur le plus haut bûcher
ma solitude aux bras battants comme un noyé.

Tes yeux absents, j'y fais des marques rouges
et ils ondoient comme la mer au pied d'un phare.

Ma femelle distante, agrippée aux ténèbres,
de ton regard surgit la côte de l'effroi.

Incliné sur les soirs je jette un filet triste
sur la mer qui secoue tes yeux d'océan.

Les oiseaux de la nuit picorent les étoiles
qui scintillent comme mon âme quand je t'aime.

Et la nuit galopant sur sa sombre jument
éparpille au hasard l'épi bleu sur les champs.

Pablo NERUDA (prix Nobel de littérature 1971)
Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée
proposé par J.P. CLÉRET

Mes livres

Mes livres sont remplis de mots tracés
A l'encre ambrée et colorée
Mes livres sont remplis d'images
Comme des confettis lancés sur les pages
Mes livres sont remplis de contes et poésies
Des histoires aux couleurs harmonie
Mes livres sont remplis d'odes et de poèmes
Pour tresser les mots et écrire ceux que tu aimes
Mes livres sont remplis de ballades
De ma main souple écrites comme une aubade.

Martine Marsat

Écris !

Écris, pour le soleil qui dévale les rapides de l'été,
pour le tonnerre qui claque la porte du ciel,
pour le fleuve qui coule vers l'éternité.

Écris, pour la nuit qui restitue ses souvenirs
par la voix noire du pianiste
et tes lèvres qui se consomment dans le feu d'un baiser.

Écris, pour l'oiseau prisonnier des cimes neigeuses,
pour l'aube qui passe clandestinement la frontière,
pour un regard surpris dans sa fragilité.

Écris, pour le jet d'eau amoureux de l'espace,
pour le cygne qui glisse sur la glace,
pour le paon fier en pose de postérité.

Écris, pour tout ce qui est fugitif et donne à la vie
son insaisissable beauté.

Daniel LÉVY

Extrait de « Á l'encre des saisons, suivi de Pensées » (Édilivre, 2018)

L'amie

Qui donc un beau jour doucement t'a souri,
Un jour d'automne ou bien d'angoisse, un jour gris,
 Qui avait ce visage épanoui ;
 Quelques propos furtivement échangés
 Suffirent à l'espoir comme petit geste ;
 La confiance établie et tout le reste,
 Le calme, le bonheur au cœur de la fête
 Brulèrent aux accents de sa sympathie.
Qui donc est celle à qui tellement tu tiens
Qu'un sentiment lentement t'anime, vient
 S'élève et grandit et sans cesse revient,
 Ce désir de lui faciliter la vie
 Par plaisir, simplement, pour dire merci
 L'âme si légère et le cœur adouci.
Quel est donc au feu d'un moment partagé
 Cet être cher, celle que tu as envie
 De mettre à l'abri du tracas, de l'ennui,
 Dont l'amitié donnée, ô instant béni
 T'a permis aussi d'être protégé,
Celle qui, tout à ce désir qui t'impatiente
 De la voir un instant, la sentir présente
Capte tes pensées, dont ta mémoire ardente
 Fixe à tout jamais l'image éblouie,
 Celle-là est une amie, c'est ton amie
Et une amie, vois-tu, c'est l'or d'une vie.

Gilles CLOCHER

Ceux d'avant

Né en quarante, au mois de Juin,
Au beau milieu de la tourmente,
Fils de Francis et fils de Jeanne,
J'avais déjà vécu un millénaire.
Que dis-je, un millénaire ?
Peut-être dix, peut-être cent !

En quatorze,
Et dans la Marne, et sur la Somme,
J'étais déjà là par mon père,
Ferraillant avec les allemands.

Plus avant,
Je descendais tout droit
De Robespierre,
Une aïeule l'avait eu pour amant.

J'étais aussi cousin de la Reine,
Deux fois même : par Marie, l'Autrichienne,
Dixième grand-mère du côté de ma mère,
Et Antoinette, sa cousine,
Qui fut la mère d'un grand-père de mon père,
Beau cousin du roi de Bavière.

Et celui-ci n'était autre
Qu'un descendant direct
D'un prince Sarrazin.
Ainsi j'ai bien connu le royaume d'Espagne.
Les châteaux de Castille, les palais de Grenade,
Et les nobles seigneurs,
De Boabdil à Charles Quint.

Je dois à cet aïeul,
C'est plus que certain,
Mes cheveux noirs frisés,
La force de mon bras,

L'adresse de ma main,
Et tous ces traits d'intelligence
Qui brillent encore en mon esprit,
Comme ils brillaient alors
De Séville à Byzance.

A Compiègne j'étais sous les tours,
Tout cliquetant d'armure, heaume et gants,
Avec Jeanne, "la bonne lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen".
Elle était du rameau d'une branche,
Du même tronc qu'un lointain parent.
J'avais, il m'en souvient,
Un fameux coup de sabre,
A pourfendre l'Anglais,
Le laissant tout fumant.

Pour un peu, j'aurais vu brûler Rome ;
Néron était mort peu avant.
Demi-frère d'Hadrien,
Mon ancêtre fut fait par lui
Principal bibliothécaire
Dans sa villa de Tivoli.
Voilà donc comment j'ai connu
Les sénateurs et les tribuns
De l'empire, encore tout puissant.

Quelques mille ans plus tôt,
Sous les doux oliviers,
Et les lauriers du Péloponnèse,
J'ai rencontré le vieil Homère
Et tous ses valeureux héros.
Ulysse était d'ailleurs
Un aïeul trois fois millénaire
Dans la lignée qui engendra ma mère.

Entre temps,
J'avais reconnu Jésus et ses apôtres,
Et bien avant, Moïse, Abraham et les autres...
Les dix plaies en Egypte,

Le joug de Pharaon,
"Les blancs ruisseaux de Canaan".

Mais, ma mémoire est incertaine ;
Cela est beaucoup trop ancien.
Avant encore, et bien avant,
Il y avait d'autres ancêtres ;
Je revois l'un d'entre eux,
Vaguement... Vaguement...

Attendez... Le souvenir remonte...

Je crois qu'il s'appelait... Adam !

Léo GANTELET

Ciel nocturne

Le ciel nocturne est ce rêve
Où se sèment les étoiles
De ceux qui s'aiment, ce rêve
Où l'amour n'a plus de voiles...

Il est dans cette lumière
Où se dessine l'envie
Au cœur de nos vies, lumière
De nos amours assouvies...

LJB

Extrait de « ciel gris ciel bleu »